

“La Peste” : Camus savait qu’un jour un Macron arriverait...

écrit par Christine Tasin | 21 mai 2023



En 1947, Albert Camus publie *La Peste*, roman qui, 80 ans plus tard, n’a rien perdu de son charme, de ses leçons, de la multiplicité des analyses et interprétations que l’on

peut en faire. Et l'une l'exclut pas les autres. Mais, ce qui est sûr, c'est que Albert Camus l'humaniste est, comme son héros, le docteur Rieux, un "médecin" qui a foi en l'homme, malgré tout.

C'est pourquoi j'ai décidé pour ce coup de coeur dominical de lui donner la parole, en ces temps de peste noire en Europe et en France. Écoutons Camus-Rieux nous dire dans la dernière page du roman que, malgré tout, après le pluie, le beau temps peut se lever, mais qu'il ne faut jamais oublier que les rats porteurs d'épidémie et de mort guettent. Résistance et amour de la vie sont là les 2 leçons les plus importantes de *La Peste*.

Le roman commence par une épigraphe de **Daniel Defoe** : *Il est aussi raisonnable de représenter une espèce d'emprisonnement par un autre que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas.*

Daniel Defoe : *Journal de l'année de l'année de la peste, 1720.*

Que le récit de Camus soit ou pas la transcription symbolique d'événements réels, peu importe. Il développe à loisir les thèmes de l'emprisonnement, de l'oppression. La peste peut même parfois être libératrice, les hommes s'habituent, l'utilisent...

La Peste, une Allégorie de l'occupation en France ? Au début, comme au début de la guerre, chacun pense que ce sera une guerre/maladie éclair. Camus montre juste, selon ses propres mots « un équivalent de l'espace mental de la France occupée ».

Écoutez le docteur Rieux qui n'a jamais cessé d'espérer, de soigner, de guérir...

<https://resistancerepublicaine.com/wp-content/uploads/2023/05/pestebis.mp4>

Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida alors de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses, à admirer que de choses à mépriser.

Mais il savait cependant que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins.

Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

Extrait de La Peste (fin du roman) – Albert Camus